

JACQUES PRÉVERT
ANDRÉ POZNER

Hebdromadaires

nrf

GALLIMARD

ISBN 2-07-20972-5

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1982, pour la présente édition.*

Imprimé en France.

A neuf ans, j'ai appris par cœur un de ses poèmes. C'est dire s'il était mon ami. Plus tard, je l'ai rencontré. J'ai écrit, non pas sur lui, mais avec lui, comme il dit. Jacques Prévert est en intelligence avec l'ami.

A. P.

J'ai ouvert le *Petit Larousse* et j'ai lu : *Jacques Prévert : poète français, né à Neuilly-sur-Seine en 1900. Il allie l'image insolite à la gouaille populaire. J'étais bien avancé !*

Je venais de trouver du travail. Il faut bien. Un ami m'ayant signalé qu'une revue littéraire avait besoin de collaborateurs, j'avais téléphoné au rédacteur en chef, j'étais allé le voir et, en sortant de chez lui, j'étais chargé « d'obtenir une interview de Prévert ».

J'ignore comment on fait ce genre de chose. J'ai refermé le dictionnaire, consulté quelques numéros de la revue pour me faire une idée, mais je suis resté perplexe. Des écrivains parlaient à confusion de ce qu'ils considéraient comme leur vie, leurs idées, leur œuvre. Moi, je ne me figurais pas le moins du monde, adoptant un air grave pour flanquer un micro dans les gencives d'un homme qui ne m'a jamais mordu et lui demander sans rire : « Quelle est votre conception de l'existence ? Pourquoi écrivez-vous ? Si vous deviez vous retirer sur une île déserte, quel est le livre que vous emporteriez ? Quelle place occupe dans vos écrits le chapeau haut de forme ? »

Je n'avais qu'à trouver d'autres questions. A la

rigueur, celle sur le huit-reflets m'aurait convenu. Ou alors, puisque j'avais lu dans *Fatras* un texte intitulé *L'Interview* :

— *J'ai lu les Bucoliques, les Provinciales,
les Misérables, les Illuminés,
les Diaboliques, les Désenchantées,
les Déracinés, les Conquérants,
les Indifférents...*

— *Et que faut-il lire maintenant ?*

— *Les Emmerdants, il faut bien
lire avec son temps !*

je m'apprêtais à demander à Prévert :

— Qu'avez-vous lu récemment ?

Et puis, il avait mené une existence assez diverse, connu bien des gens passionnants, écrit, outre des poèmes, des chansons, des scénarios, des pièces de théâtre. Ce serait le diable si je n'arrivais, dans ce fatras-là, à trouver mon bonheur.

J'ai relu tous ses livres à la file, me suis acheté un carnet où j'ai noté quelques repères à tout hasard :

A quinze ans, Prévert a été employé de bazar rue de Rennes.

Il a fait son service militaire dans l'Est, où il a rencontré Yves Tanguy qui n'était pas encore peintre, et à Constantinople où il a fait la connaissance de Marcel Duhamel, qui était encore loin de lancer la Série noire.

Il s'est lié au groupe surréaliste en 1924.

Il fait des collages avec des images. Mais également avec des citations littéraires, journalistiques. Son langage même est un vaste collage.

Et ainsi de suite.

J'ai noté quelques noms de ceux qu'il aime : Boris Vian, Henri Michaux, Picasso, Breton, Eluard, en me disant que plus importants peut-être étaient mille autres, inconnus.

Puis j'ai inscrit d'autres noms en regard : Claudel, Mauriac, Péguy, négligeant quelques poignées d'autres qui sont connus.

J'ai téléphoné à Prévert qui s'est montré rétif à ma demande d'entretien, mais nous sommes convenus d'un rendez-vous pour en bavarder. J'ai glissé mon carnet de notes et un stylo bille dans la poche, j'ai pris le métro, suis descendu à Barbès-Rochechouart. Cela m'obligeait à marcher un bout de chemin mais, avec un clin d'œil à moi-même adressé, tout comme enfant, dans les jeux des superstitions, l'on évite les interstices des dalles du trottoir, je pensais qu'une scène du film *Les Portes de la nuit* se déroule dans cette station.

J'ai remonté à pied le boulevard Rochechouart, le long du métro aérien, en jouant des coudes au milieu d'une foule bigarrée qui allait et venait, fouillait dans les étals de tissus, les corbeilles remplies de lingerie ou de chaussures, qui essayait, à même le trottoir et sans souci des interstices, vestes, robes ou chandails. Hommes, femmes, enfants qui achetaient et vendaient, regardaient, criaient, riaient.

Je me demandais ce qu'allait être ma visite chez Prévert. Des milliers de gens, et plusieurs sans doute parmi ceux qui m'entouraient, se promènent avec, dans un coin de la tête ou en guise de chapeau, de reflets, huit ou plus, une phrase de lui, une chanson ou un enfant du paradis, gens qui feuillent mortes, qui bataillent de Fontenoy, qui pêchent à la baleine, qui se rappellent Barbara, qui s'appellent Garance, portant un nom de fleur, eux aussi. Pour moi, ce serait plutôt :

*Place du Carrousel
vers la fin d'un beau jour d'été
le sang d'un cheval
accidenté et dételé
ruisselait
sur le pavé
Et le cheval était là
debout
immobile
sur trois pieds*

un cheval qui ne se plaignait pas, qui se taisait, mais qui ne m'en causait pas moins au creux de l'oreille lorsque, du côté de mes neuf ans, l'ayant appris par cœur, j'entretenais avec lui des relations personnelles.

Et à présent, vers le début d'une matinée d'hiver de 1969, je m'avançais vers la place Blanche, avec un peu d'inquiétude, mais avec beaucoup de curiosité et après tout, ce sont les vilains défauts qui font les bons amis.

Boulevard de Clichy, une femme en robe de chambre, la baguette du petit déjeuner sous le bras, bavardait avec une marchande de journaux. Image d'un autre temps, d'un autrefois récent, quand le canal Saint-Martin n'était pas encore autoroute ou menacé de le devenir. Image tirée d'un film, d'un livre de Prévert. Je me suis, à la voir, inquiété un peu plus : qu'était devenu Prévert depuis le temps du Château tremblant et le temps de mon école primaire ?

Je tentai de formuler dans ma tête des questions, de manière à ne pas me trouver pris de court, l'esprit dans l'escalier et le balbutiement dans la bouche au moment de commencer mes tentatives d'intervieweur. Puis, je me suis dit : je verrai bien, n'importe ! Plus que des questions et des

réponses, c'est regarder et écouter qui m'intéresse, et le cheval de la place du Carrousel.

L'entrée de l'impasse ressemble à celles des métros 1900, fleurs en fer avec le nom de la Cité au milieu du bouquet. Je longe le passage pavé, entre des maisons de hauteur inégale et des jardinets endormis. Je grimpe deux étages, examine une grenouille métallique sur la porte et une étiquette où je lis : *Jacques Prévert*.

Je sonne, pénètre dans l'appartement, et je n'ai plus à me tracasser. Prévert m'installe dans un fauteuil de paille, se pose sur un tabouret, et un fleuve de paroles lui jaillit de la bouche, qui rejoint la mer de celles qu'il a écrites : il n'arrête pas. Et les dictionnaires qui affirment des dates de naissance, nous obligeant à nous transformer en comptables des années, en restent pour leurs frais. Leur poète français, les cheveux blancs et gais coiffés en arrière, parle entre un mégot et un sourire. Sa bouche, moitié-moitié, a pris le pli, gonflée d'un côté semble-t-il tant la cigarette, rallumée aussitôt que partie en cendres, tient du phénix. Il éteint le briquet, relève ses yeux bleus et, jouant sur la crête de l'avalanche, lance les mots sur la pente. Il m'explique qu'en général, il refuse toute interview, qu'il regrette de ne pouvoir m'aider puisqu'il est un ami de mon père et que c'est la première fois que je fais une telle tentative.

Je suis à peine déçu par son refus. Je n'ai pas le temps. Je me sens, à l'écouter, comme un enfant devant la hotte du Père Noël, un enfant qui n'est peut-être pas si éloigné de celui dont il me parle.

— Quand j'étais enfant, dit-il, je posais des questions aux grandes personnes. Chez moi, à la maison, j'étais libre : mes parents n'étaient pas trafiquants de points d'interrogation. Mais en classe ou ailleurs, au catéchisme par exemple

où j'ai beaucoup appris, quand je posais une question, généralement, elle ne plaisait pas. On me disait : "Sortez !" Je sortais mais on ne me répondait pas. Aujourd'hui j'ai grandi, je suis adulte, mais je ne suis pas une grande, une importante personne. Pourquoi, puisqu'on ne me répondait pas lorsque j'étais petit, répondrais-je maintenant sous le fallacieux prétexte que j'ai l'âge ? Aussi, quand on me demande de répondre à un questionnaire, ça me fait rire et me donne envie de questionner le questionnaire.

Comment aurais-je pu croire que cet homme est aussi divers, amical, drôle, percutant à entendre qu'à lire ? Il va falloir que je m'en aille. Mais lui, ne manifeste aucune impatience et moi, je suis collé au fauteuil. J'écoute.

J'apprends que Prévert a une fois accepté d'écrire une autobiographie, qu'il n'a pas franchi, dans ses souvenirs, l'âge de sept ans. Il a bien fait : c'est l'âge de raison. Il ne l'a jamais franchi. Il me raconte qu'il a passé près d'un an aux Etats-Unis, connaît New York et la Californie. Je lui dis que mes souvenirs de la Californie, que j'ai quittée à l'âge de trois ans, se bornent à un arbre. Il n'ignore pas les visions enfantines :

— Un arbre énorme, dit-il.

J'évoque la femme aperçue boulevard de Clichy, qui achetait son journal, vêtue d'une robe de chambre. Malgré elle, Paris a changé. Que peut penser Prévert de la disparition d'un monde qu'il a vécu, aimé, décrit ?

— Les bâtiments modernes feront de vilaines ruines, dit-il.

Mais il adore le quartier entre le Bon Marché et le boulevard Saint-Michel, les jeunes, les nouveaux magasins, les vêtements.

Je demande :

— Les couleurs ?

— Oui, les couleurs. C'était tout gris, avant.

Il ajoute, parlant du ravalement actuel de la ville :

— La grande lessive des monuments rappelle ces hôtels à la façade carrelée de neuf, et à l'intérieur, les punaises sont restées dans les lits. Les ouvriers qui font le ravalement, il paraît que Malraux les appelle ses ratons laveurs ! Ça ne m'étonne pas. Je l'ai connu, Malraux. Ce n'est pas depuis qu'il est ministre que je ne le vois plus, mais depuis qu'il a adhéré au R.P.F. Je ne l'ai jamais revu. On prétend qu'il a changé, ce n'est pas vrai. Il a toujours été pareil, un écrivain pour mandarins, pas un écrivain pour coolies. Les gens ne changent pas, vous savez, ils donnent le change !

C'est à n'y rien comprendre. Cet homme qui a refusé l'interview, s'est mis ensuite à bavarder, intarissable. Faut-il que j'insiste pour qu'il change d'avis et, non pas qu'il réponde à mes questions, mais m'autorise à publier ce qu'il me dit ? J'y renonce : si personne n'est parvenu à le convaincre jusqu'à présent, c'est qu'il ne fait pas de manières.

Je partirai dans un moment. En attendant, en écoutant, je regarde autour de moi. Le bureau donne sur le toit du Moulin-Rouge. En longueur, une table de chêne chargée de boîtes, de pots, stylos, crayons feutre, crayons de couleur que Prévert utilise pour tracer des dédicaces fleuries, constellées. Des ciseaux, des grattoirs, des pastels, des tubes de colle, quelques photos découpées, quelques mains, quelques chats taillés dans des chromos : le matériel nécessaire à la confection de collages. Au milieu, un tas de papier grand format, trois lignes d'un poème, trois lignes solitaires, mais l'encre est sympathique. Aux murs et sur les étagères, entre les livres et les objets, plusieurs collages sont accrochés parmi des tableaux amis, Picasso, Miró, Calder,

d'autres que j'ignore, qui se tiennent les coudes, au touche-touche.

Bavarder à bâtons rompus n'est rien : les bâtons sont brisés en brindilles. Prévert se lève pour se diriger vers une bibliothèque vitrée dont la partie basse forme une commode sur laquelle s'entasse un fouillis de dossiers. Il en extrait un journal et me lit :

— *Jacques Prévert a été scandalisé par...*

Puis levant sur moi des yeux ronds :

— Le scandale, dit-il, suscite l'indignation. Et comme la dignité me fait rire, l'indignation m'a toujours été étrangère.

Bâtons ou brindilles, toute la forêt y passe. Des phrases font rebondir la hache :

— Les ismes, vous voyez ce que je veux dire ? C'est une question de mode. Moi, je préfère la mode des femmes. L'isme d'aujourd'hui, c'est le structuralisme.

Je l'interromps :

— C'est souvent le petit bout de l'oreille de Dieu qui se montre.

J'ai l'impression qu'il m'ouvre sa porte

— C'est très vrai, ce que vous dites là !

Après un bref silence, le premier depuis que je suis arrivé, il se penche à nouveau sur la coupure de presse qu'il tient à la main, et moi, je me laisse dériver, renonçant à cerner un personnage qui échappe aux suppositions, aux ressemblances, aux portraits : ni « image insolite » ni « gouaille populaire ». Ni à préjuger ni à juger du tout. Il reprend :

— *Tout a changé avec Freud*, a dit François Mauriac dans un *Face à face* O.R.T.F. Et il a donné des précisions dans *Le Figaro littéraire* : *Il est vrai que je représente un cas limite et que si je racontais jusqu'où allaient, dans mon*

enfance, les mesures prises pour nous faire ignorer notre propre corps, cela ne paraîtrait pas croyable.

Prévert me montre la coupure et se lance, avec une véhémence d'adolescent, une vigueur dont je ne saisis pas encore à quoi elle s'applique :

— Mais si, c'est tout à fait "croyable". Il suffit d'avoir subi, enfant, tant soit peu d'éducation religieuse, ou d'interroger un enfant sur le catéchisme d'aujourd'hui, pour en être persuadé. Tout jeune, j'ai passé de l'école communale à l'école libre. Mon père n'avait pris cette décision que pour ne pas trop désobliger mon grand-père, "Auguste le Sévère", dont il dépendait parfois un peu en raison de ses incessantes et vertigineuses difficultés monétaires. Cette école était l'école André Hamon, rue d'Assas, à deux pas du Luxembourg. La cour était très gaie, il y avait des arbres, mais aussi le catéchisme. Cela m'intéressait parfois et aussi me faisait rire — je n'étais pas le seul. *Œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement et le fruit de vos entrailles est béni*, et ainsi de suite. Mais bientôt venait l'ennui. J'en parlai à mon père qui m'acheta une petite mythologie. "Cela te changera les idées, enfin *leurs* idées !"

Prévert a un léger sourire. Il ne sourit pas tant, me semble-t-il, de « leur idées » qu'à quelque Vénus séduisante ou Mercure patron des voleurs.

— C'était beau, reprend-il. Il y avait des dieux et des déesses qui s'aimaient, se battaient, des gens comme dans la vie et les contes de fées.

Il regarde devant lui, à travers le miroir du présent, au cœur sans tain des souvenirs.

— L'école, dit-il, était au fond d'un passage. Sur la droite, il y avait un patronage, le patronage Ollier. Un mur ! Mais sur la gauche, des ateliers d'artiste, et des modèles passaient, entraient et sortaient, elles étaient bel-

les et légèrement vêtues, l'été. Elles ressemblaient bien plus aux déesses de la mythologie qu'aux saintes du paradis.

C'est pourtant bien avec des phrases comme celles que Prévert enfile que l'on pourrait faire des interviews. Ce serait aisé, puisque les questions sont inutiles. Car je m'apprête à l'interroger sur sa famille, son enfance, mais son discours est sans faille.

— Aujourd'hui, dit-il, c'est l'érotisme, le scientisme, le mysticisme mélangés, le structuralisme. Tout cela va très vite. Avant, c'était lent. Ce qui est drôle, c'est le côté pourrait-on dire épigonique : l'histoire est rapide, et aussi l'histoire scientifique, les historiens ne traînent pas, parfois ils marquent le pas et immédiatement la machine à idées tourne. Ce sont des caisses enregistreuses d'idées. Alors, dès que quelqu'un trouve un nouvel isme, je ne sais pas, ou je sais, ou j'espère, ou je crois, ou je constate, ou ça m'indiffère : il y a fatalement un grand convulsionnisme.

Il parle sans presque faire de gestes, à petits jets de phrase. Je me demande : est-il Prévert ou joue-t-il Prévert ? Car si j'entendais : « Je ne suis pas un mauvais diable, que diable ! » ou bien « Notre Père qui êtes aux cieux, restez-y », je ne serais pas plus surpris. Mais non, il parle comme il est, et s'il se ressemble, c'est simplement qu'il ne change ni ne donne le change. Et tel qu'il est, ne cherchant pas à plaire, encore moins à impressionner mais plutôt à s'amuser, il me plaît.

Sur une étagère qui repose contre une saillie du plâtre, comme on en voit dans les maisons provençales, chargée de livres, d'annuaires et d'objets de publicité vaticane, il s'empare d'un fort volume garni d'un signet.

— Un livre paru en 1860 ou 80, dit-il. *L'Art photographique*, par Frédéric Dillaye. C'est un ouvrage très

important dans sa fastueuse médiocrité. L'auteur y exprime ses idées sur la photo. Il écrit : *Dans certains pays où l'art photographique a fleuri beaucoup plus tôt qu'en France, il s'est formé deux écoles : les flouistes et les nettistes.* C'est marrant, mais pas plus que de voir ce peintre, Mathieu, à la télé, trépignant avec un certain calme mais affirmant qu'il était le premier à avoir créé le tubisme. C'est d'autant plus curieux que — je ne les connaissais pas à l'époque — mais ce n'est pas Picasso ni Braque qui ont appelé le cubisme *cubisme*. Ils avaient autre chose à faire et à dire.

La cendre de la cigarette perd l'équilibre, s'écroule sur le plancher, la fumée monte au plafond et le sourire s'adresse à moi. Dans le flot verbal, dans la crue des mots, je prends un bain de chaleur. Les barrières de l'âge sont levées, nous nous sommes toujours connus et, place du Carrousel, le cheval a cessé de boiter. Je m'apprête à interroger Prévert sur Picasso et Braque, et son amour de la peinture, sa façon à lui d'écrire les images, mais lui, entre-temps :

— André Breton, nous nous sommes fâchés parce qu'il avait une idée un peu drôle de la liberté des autres. Il jugeait tout le monde. Moi, ça m'emmerdait. Qu'il juge les gens au point de vue des idées, bon. Mais il s'occupait de juger si un tel était amoureux, il régentait tout ça. Je lui avais fait une supercherie, une fourberie drôle. Il avait beaucoup d'humour, mais quand c'était à ses dépens, comme on dit, il n'était pas content. Je lui ai dit : "Tu dis que tu aimes les mystifications, celle-ci ne tourne pas à ton avantage, c'est tout." Il m'a dit : "Ne nous voyons plus", et voilà. Plus tard, on s'est revus, il m'a dit : "Tu m'as fait un petit cadavre. Moi, je fais un livre sur l'humour noir. Tu veux bien que je te mette dedans ?" J'ai répondu : "Bien sûr !" Il déjeunait ici trois mois avant sa mort. C'est un homme qui a toujours gardé un côté provincial, le contraire

de Cocteau qui était partout à l'aise et connaissait tout à Paris. Breton aimait rire. Il pouvait rire aux larmes en lisant Alfred Jarry. On a dit qu'il avait des disciples. C'est simplement qu'il détestait être seul. Je suis allé le voir quand il est mort, je lui ai parlé. Je parle toujours aux morts. C'est très mystérieux de voir un mort. C'est déjà si mystérieux de voir un vivant !

J'aimerais en apprendre plus long à propos des sur-réalistes quand Prévert propose soudain :

— Et si nous parlions de la presse ?

D'abord, je ne comprends pas ce qu'il veut dire. Que faisons-nous d'autre, depuis une heure, que parler, de la presse comme du reste ? D'un article dans *Le Figaro littéraire*, d'une émission à la télévision, de la greffe du cœur, de la guerre au Vietnam, du *Crime de monsieur Lange*, du Front populaire, d'un village de Provence, d'une manchette de *Paris-Presse*, de l'instrument guitare, des trains de banlieue, de Benjamin Péret, du menuisier qui a construit la bibliothèque, d'un article paru dans un journal tchécoslovaque, de la pluie et du beau temps.

Prévert explique :

— Ce qui serait intéressant, c'est de questionner les hebdomadaires, et quand je dis question, il ne s'agit pas de la poire d'angoisse de l'Inquisition. Tout simplement, non pas leur répondre mais les "laisser parler", les citer. Cela pourrait s'appeler *Choses lues*, et bien sûr, comme César, il serait bon d'ajouter quelques commentaires. Comment taire et comment parler.

S'il persiste à refuser de se soumettre à une interview, il me propose en revanche d'entreprendre avec lui ce travail que nous pourrions publier dans le magazine pour lequel je suis censé travailler.

— Parce que, dit-il, nous nous entendons bien.

C'est dire que j'ai bonne oreille.

Peu après, je devais apprendre que la revue en question enquêtait de son côté sur Prévert, allait poser des questions à droite et à gauche. C'était leur droit, mais Prévert accepterait-il d'y participer lui-même, de collaborer en quelque sorte à l'enquête ?

— Nous rassemblons, m'a dit le rédacteur en chef, un *dossier Prévert* qui paraîtra en même temps que le texte que vous nous préparez.

Un dossier ! J'ai fait la grimace. Descend-on dans un journal comme dans un hôtel, avec obligation de remplir une fiche de police ? En tout état de cause, cela m'aurait semblé plus intéressant d'interroger au sujet de Prévert, plutôt que des familiers célèbres, ses inconnus : ses lecteurs, ses connaisseurs comme d'un bon vin, les guichetiers par exemple qui lui demandent, quand il doit annoncer son matricule dans une administration, envoyer un télégramme ou réserver une couchette de chemin de fer : « Jacques Prévert, comme le poète ? » et à qui il répond : « Oui, comme le poète. »

J'ai demandé au rédacteur en chef d'appeler Prévert.

J'étais présent lorsque le coup de téléphone est arrivé : la revue demandait un « feu vert ».

Mais Prévert a refusé :

— Je ne suis pas garde-barrière.

Et comme nous avions déjà entrepris notre travail et que nous continuions de bien nous entendre, nous avons décidé de poursuivre, en nous passant de la revue.

Ainsi mes essais de journaliste s'étaient achevés avant d'avoir débuté. Mais ils m'avaient ouvert un chemin inattendu. J'étais arrivé, un matin, chez Prévert, m'atten-

JACQUES PRÉVERT-ANDRÉ POZNER

Hebdomadaires

« Vers le début d'une matinée d'hiver de 1969, je m'avançais vers la place Blanche, avec un peu d'inquiétude, mais avec beaucoup de curiosité, et après tout, ce sont les vilains défauts qui font les bons amis », écrit André Pozner. Ce jour-là, il allait interviewer Jacques Prévert. Il espérait enregistrer un entretien au magnétophone, sans penser qu'il aboutirait à une histoire d'amitié. « J'ai écrit, non pas sur lui, mais avec lui. »

Seuls ses amis, jusqu'alors, connaissaient son merveilleux bavardage, ce chef-d'œuvre. Il parle comme il écrit. De la guerre et de la paix, des surréalistes, du cinéma, de l'amour. De la pluie et du beau temps. De sa vie et des ratons laveurs.

André Pozner a augmenté la présente édition de plusieurs chapitres inédits et d'un texte écrit après la mort de Prévert : « Remous posthumes ».

nrf

